

Claudie O. Wetterwald

LA FILLE D'ENCRE

et de lumière



éditions du
gros
aillou

Claudie O. Wetterwald

**LA FILLE D'ENCRE
ET DE LUMIÈRE**

éditions du
gros
Caillou

*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.*

*Conception graphique et mise en page : Emilie Beaud
Photos ©Adobe Stock*

© Editions du Gros Caillou, 2023
18 impasse de l'Asphalte
69007 Lyon

ISBN : 978-2-49420-202-3
www.editionsdugroscaillou.fr

*On pourra toujours pencher la tête vers moi et dire :
— Remonte, ma chérie !
Je me contenterai de lever les yeux et de répondre :
— Alors, qui suis-je ?
Dites-le-moi d'abord, et, ensuite, s'il me plaît d'être la personne
que vous aurez dite, je remonterai :
sinon, je resterai ici jusqu'à ce que je sois quelqu'un d'autre...*

Lewis Carroll
Les aventures d'Alice au pays des merveilles

Prologue

Dans notre petite enfance, Anna et moi aurions pu être interchangeables. J'étais elle. Elle était moi. Très jeune, je ne crois même pas avoir jamais eu conscience que nous étions bel et bien deux êtres à part. Anna n'était pas mon double, elle était la seconde partie de notre tout. Et pourtant, nos parents avaient toujours pensé déceler chez nous quelque personnalité distincte héritée d'un lointain aïeul. De la naïveté chez Anna. Une intelligence vive chez Alise. Une fossette qui aurait transcendé les générations de la branche maternelle chez Anna. Un grain de beauté quasi invisible chez Alise. Une démarche particulièrement gracieuse chez l'une, la délicatesse chez l'autre. Une manière sans doute de se rassurer sur leur capacité à nous différencier, ce que ne leur permettaient pas nos traits identiques, en bonnes jumelles monozygotes à l'esprit retors.

Ainsi étions-nous donc perçues : Anna était candeur ; Alise, sournoiserie. Ces épithètes étaient-elles justifiées ? Certainement. Mais ils étaient sans rapport avec nos personnalités, seulement avec notre humeur. Lorsque nous étions Anna, nous quêtions la tendresse et l'attention. Lorsque nous étions Alise, nous avions le diable au corps. Et même si l'idée des bêtises les plus brillantes n'émanait pas toujours de moi, j'en assumais malgré tout la responsabilité. Il n'était pas envisageable que l'on s'en prenne à ma sœur.

Nos parents n'avaient pas de réelle préférence entre leurs filles. Si papa nous avait affectueusement surnommées « Analyse » et parvenait à nous enserrer toutes deux en une seule étreinte dans ses grands bras, maman quant à elle ne nous aimait pas toujours autant l'une que l'autre. Mais elle était de nature versatile ; il n'y avait donc aucune rivalité entre nous. Celle des deux qui n'était pas en odeur de sainteté se contentait de prendre son mal en patience jusqu'à ce qu'elle regagne sans trop savoir comment les faveurs de la génitrice. Ce n'était pas vraiment un problème : une petite Alise ne manque jamais d'occupations, une petite Anna de nouvelles cachettes où se réfugier.

Nous arrivait-il de nous jouer d'eux, de prétendre l'espace de quelques heures que nous étions l'autre ? Impitoyablement. Mais cela vint plus tard, puisqu'il nous avait fallu si longtemps avant de saisir le simple concept de notre individualité. Ils n'étaient pas dupes et cela, je crois, amusait bien plus papa que maman qui était toujours sur ses gardes lorsque je me montrais plus docile que ce qu'elle attendait de moi ou lorsque Anna, au contraire, piquait une colère à l'heure du bain.

Papa, lui, entrait dans le jeu avec joie. Il flairait la malice depuis l'autre bout de la pièce. C'était, ainsi qu'il se plaisait à le raconter, les seuls moments où il était bien certain de savoir à qui de nous deux il avait affaire. Lorsque j'étais Anna, il me cajolait et soufflait, d'un air de conspirateur : « Sais-tu qui est la plus sage ? C'est Alise... » ou encore « Si seulement je savais où se cache Anna, j'ai gardé pour elle les meilleures friandises ! » Une fois, comme j'avais revêtu mon costume de fillette apprivoisée, il m'avait même glissé à l'oreille que je ne le trompais pas et qu'il me soupçonnait d'être un *changeling*, un petit démon qui vole les enfants innocents dans leur berceau afin de prendre leur place. Ses plaisanteries nous faisaient rire aux éclats.

Il était professeur de civilisation britannique, à l'université. Il se passionnait pour l'histoire et le folklore d'Écosse ou bien d'Irlande, nous contait sans fin les monstres et les landes déchirées par le vent,

il disait qu'il regrettait de ne pas avoir eu la chance de naître sur une terre de légendes. Il racontait aussi qu'un jour, en visite à Édimbourg, il avait croisé le fantôme de Lady McBeth et qu'elle l'avait salué. Ses salles de conférences étaient parmi nos endroits favoris. Si nous promettons d'être sages, il nous autorisait parfois à nous asseoir au fond de l'amphithéâtre, derrière les étudiants fascinés par son savoir, et d'assister à la leçon. C'était lui qui, chaque soir, nous lisait nos histoires préférées, à moins qu'il ne décide d'en narrer une nouvelle, tirée de l'un de ses cours magistraux simplifié pour notre compréhension. Nous l'aimions terriblement.

Nous aimions tout aussi terriblement maman, même si c'était en certains cas plus difficile. C'était à elle que nous ressemblions le plus, ce qui était une chance, car elle était à nos yeux grandiose. En revanche, elle n'était guère démonstrative. Pour la taquiner, papa disait souvent qu'*elle faisait sa British*. Elle ne riait pas et nous la comprenions presque : elle était née à Guernesey et avait vécu toute sa jeunesse à Oxford, ainsi nous pensions qu'elle était tout à fait en droit de se comporter en *British*. C'était même presque recommandé.

Nous étions fascinées par sa beauté. Écrasées l'une contre l'autre sur le lit de sa chambre, nous pouvions passer des heures à l'observer se préparer avant de sortir, nous extasiant devant chaque nouvelle tenue, chaque nouvelle coiffure. Je crois que c'était une chose qui lui plaisait – nous avoir là, auprès d'elle, assujetties l'espace d'un instant. Mais notre égocentrisme ne nous désertait jamais bien longtemps et nous nous replions dans notre indifférence dès la fin du spectacle. Cela la décevait certainement, bien qu'elle n'en dît jamais rien.

Si Anna et moi passions pour insensibles et farouches, la sentence était sans doute exacte. Mais dans notre âpreté demeurait un instinct inflexible : la protection féroce de notre espèce.

Alors, même si j'ai eu peur lorsque Anna a annoncé que nous devions le faire, je n'ai pas eu besoin de répondre oui.

Partie 1

ALISE

1

LONDRES

J'essuie une longue traînée noire – excès d'encre mêlé de sang – de la plaie enflammée. Le type tressaille comme si la douleur était plus vive que mes piqûres d'aiguille, puis plie et déplie plusieurs fois les doigts. Je souris :

— *We're almost done.*¹

Il semble dubitatif. Il a raison, je lui mens ; le pire est encore à venir puisque je n'ai pas commencé le remplissage. Malgré tout, il continue à faire bonne figure et tente vaillamment de me rendre mon sourire. Je m'attelle de nouveau à mon œuvre, peaufinant les détails de l'aile d'un coléoptère style cabinet de curiosités, lorsque Lydia passe la tête par l'entrebâillement de la porte.

— *You've got a call!*²

— Mia ?

Elle secoue la tête.

— *If they want to book an appointment, tell them I'll...*³

— *It's not about that. They say it's an emergency.*

¹ — Nous avons presque fini.

² — Tu as un appel !

³ — S'ils veulent réserver un rendez-vous, dis-leur que je...

— Ce n'est pas ça. Ils disent que c'est une urgence.

Je soupire, mais daigne quand même la suivre dans l'autre pièce, vaguement intriguée, voire inquiète. En dehors de Mia, personne ne m'appelle jamais ici. Encore moins pour une urgence.

Lydia me cède le combiné et s'éloigne de quelques pas, faisant mine de s'approcher de Mark pour lui donner son avis sur une nouvelle planche de flashes. Nul doute qu'à cet instant ils tendent l'oreille pour ne pas rater une miette de ma conversation. Je leur tourne le dos et me décide à prendre l'appel.

— *Hello, Alise speaking...* ¹

— Ma chérie...

Je pense « *Qui est à l'appareil ?* » et pourtant, je m'entends balbutier :

— Maman ?

Au moment où le mot franchit mes lèvres, j'ai la certitude que c'est elle. Jamais je n'aurais cru l'entendre à nouveau.

— Alise, ma chérie...

Si l'inquiétude ne m'avait pas saisie à la gorge, je serais déjà agacée par son cinéma. Seulement, la dernière fois que j'ai reconnu sa voix...

— C'est Anna ?

J'entends un sanglot à l'autre bout du fil. Lydia et Mark, derrière moi, se remettent à vaquer à leurs occupations, certainement déçus : ils ne comprennent pas le français.

— Maman, je répète, aussi patiemment que possible.

— Non, gémit-elle. Les enfants... Ce sont les enfants...

¹ — Allo, Alise à l'appareil ...

2

NORMANDIE

Le roulis du bateau me flanque la migraine. À moins que la faute n'incombe au manque de sommeil ou de nourriture significative ingurgitée depuis hier. Il fait un temps tout à fait horrible à présent, bien pire que lorsque nous avons quitté Portsmouth. Le front collé à une vitre battue par le crachin, j'observe sans curiosité – tout juste avec lassitude – le reflet des autres passagers qui se préparent à débarquer dans la nuit pluvieuse et glacée du petit matin.

Le jour n'est pas encore levé lorsque nous atteignons Le Havre. Il est trop tôt pour le bus, sans doute trop tôt aussi pour un petit-déjeuner salvateur. Je resserre les pans de mon blouson élimé et allume une cigarette en déambulant dans le quartier de la gare routière. Le néon jaunissant d'un bar, au coin d'une rue, me redonne un semblant d'espoir. J'écrase mon mégot du talon et pousse la porte de l'établissement. Je commande un café noir au type derrière le comptoir et m'installe à une table, près de la baie vitrée et, surtout, du vieux radiateur en fonte dont la peinture commence à s'écailler. Dehors, quelques flocons virevoltent doucement. Cela doit bien faire un siècle que je n'ai pas vu danser la neige au-dessus des vagues. Je crois même que je ne me souviens pas de la dernière fois.

— Un vrai temps de chien, pas vrai ?

Le type du bar pose le café et une poignée de spéculoos devant moi. Je hoche pensivement la tête.

— Vous n'êtes pas d'ici, devine-t-il.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Disons, une intuition masculine ? Ou vos cigarettes.

Je baisse les yeux vers l'objet du crime que je tapote machinalement sur un coin de table, prête à en tirer une. Je fourre le paquet dans ma poche.

— Un vieux réflexe, dis-je d'un ton d'excuse. Il hausse les épaules.

— On ne vend pas beaucoup de Dunhill dans le coin. Sans compter qu'à part les dockers, on voit rarement un client avant 9 heures, alors j'imagine que vous descendez du ferry.

Je souris avec complaisance. Le type n'insiste pas et regagne l'arrière du bar. Il déplie un journal et se plonge dans sa lecture sans plus se préoccuper de moi. Au dos de la page des sports, je reconnais le sourire d'Anna sur un visage qui n'est pas le sien. L'estomac crispé, je consulte machinalement mon portable pour me changer les idées. Trois appels manqués de Mia. Voilà, maintenant, je me sens presque nauséuse. Je renonce aux biscuits et fixe obstinément la rue en guettant les premières lueurs du jour qui ne devraient plus tarder à présent.

La nuit depuis mon départ a été longue. J'ai agi avec tant de précipitation que j'en ai presque oublié pourquoi je suis venue. Il ne faudrait pas grand-chose pour que je retourne sur le port pour embarquer sur le prochain ferry ; seule la crainte de céder à un élan de lâcheté me pousse à commander un autre café.

La ville commence doucement à s'animer, mais d'après le panneau d'information de la gare maritime, le premier bus à desservir Colomville-les-Orgues ne partira pas avant une heure. J'avale mon café à petites gorgées pour le faire durer avant de m'enfermer dans les toilettes pour me rafraîchir, ce qui, étant donné le reflet que me renvoie le miroir fendu au-dessus du lavabo, n'est pas du luxe. J'ôte

mon blouson et mon sweat-shirt pour m'asperger les aisselles et me passer du déodorant. Je plonge le visage dans l'eau et frotte avec vigueur. J'extirpe un tee-shirt gris à manches longues et col roulé de mon sac lorsque j'entends tambouriner à la porte.

Alise et Anna sont jumelles.
Rien ne semble les distinguer.
Pourtant tout les oppose.
Alise a trouvé un semblant d'équilibre à Londres
après des années d'errance. Anna mène une vie
en apparence parfaite en Normandie.
Un jour, Anna se volatilise sans explication.
Trois ans après, ses enfants disparaissent
à leur tour. Il est temps pour Alise
de découvrir la vérité.



*Un thriller sensible et intense.
Gagnante du premier concours d'écriture
des Éditions du Gros Caillou,
Claudie O. Wetterwald livre ici un récit
qui explore avec élégance et réalisme les liens
de deux soeurs au passé trouble.*

21€ TTC

www.editionsdugroscaillou.fr



ISBN : 978-2-49420-202-3